

**MAUX EN MOTS**

*Traitements littéraires de la maladie*

*Maria de Jesus Cabral*

*Maria João Reynaud*

*Maria de Fátima Outeirinho*

*José Domingues de Almeida (Orgs.)*

**Universidade do Porto. Faculdade de Letras**

**2015**

**Titre:** *Maux en mots. Traitements littéraires de la maladie*

**Organisateurs:**

*Maria de Jesus Cabral*

*Maria João Reynaud*

*Maria de Fátima Outeirinho*

*José Domingues de Almeida*

**Éditeur:** Universidade do Porto. Faculdade de Letras

**Lieu:** Porto

**Année:** 2015

**ISBN:** 978-989-8648-46-4

Édition en ligne

**URL:** <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id022id1458&sum=sim>

© des auteurs des textes

**Couverture :** *Mare calma* Alexandru Rădvan

## REPRESENTATIONS LITTÉRAIRES DE L'ALZHEIMER CHEZ ANNIE ERNAUX ET CHRISTIAN BOBIN

HELENE TATSPOULOU  
Université d'Athènes  
[eltasop@frl.uoa.gr](mailto:eltasop@frl.uoa.gr)

**Résumé :** Le nombre dangereusement croissant des patients atteints de la maladie d'Alzheimer ces dernières années n'a pas manqué d'attirer l'intérêt de la littérature. Dans ce contexte, nous avons isolé deux ouvrages que nous avons mis en parallèle afin de déceler leurs points de convergence et leurs différences. Il s'agit de « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » (1997) d'Annie Ernaux, concernant l'Alzheimer de sa mère, et de *La Présence pure* (1999) où Christian Bobin se réfère à la maladie de son père. Ces œuvres exposent aussi bien la dégradation physique et psychique progressive de l'être cher atteint de l'Alzheimer que les sentiments du narrateur oscillant de la douleur à la colère. Ainsi, nous nous sommes proposé d'examiner comment les deux écrivains ont réussi, chacun à sa manière, à investir cette expérience douloureuse dans leur création littéraire.

**Mots-clés :** Annie Ernaux – Christian Bobin – la maladie d'Alzheimer.

**Abstract:** It is a fact that the dangerously increasing number of patients with Alzheimer's disease in recent years has attracted the interest of literature. In this context, we have selected two works and we have put them in parallel in order to reveal their points of convergence and their differences: *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997) by Annie Ernaux concerning her mother with Alzheimer's and *La Présence pure* (1999) where Christian Bobin refers to his father's illness. These works expose as well the progressive physical and mental deterioration caused by Alzheimer's disease as the feelings of the narrator oscillating between grief and anger. So, we have examined how the two writers managed to invest this painful experience in their creative writing.

**Keywords:** Annie Ernaux – Christian Bobin – the Alzheimer's disease.

Le nombre dangereusement croissant des patients atteints de la maladie d'Alzheimer ces derniers temps n'a pas manqué d'attirer l'intérêt de la littérature, de la critique et du cinéma. Ainsi, en 1997, nous avons la parution du roman *Small World* de Martin Suter, écrivain suisse d'expression allemande, qui a été traduit en français en 1998 et adapté pour le cinéma en 2011 sous le titre *Je n'ai rien oublié* par Bruno Chiche, avec dans les rôles principaux Gérard Depardieu et Niels Arestrup. C'est également en 1997 que paraît *Barney's Version* de l'écrivain, romancier, essayiste et scénariste canadien Mordecai Richler qui se verra attribuer le prix Giller.

Cette œuvre, qui a été traduite en français en 2010 sous le titre *Le Monde selon Barney*, donna lieu, la même année, à un film de Richard J. Lewis, avec Paul Giamatti et Dustin Hoffman. Dans les écrits de Jean-Yves et Marc Tadié (1999) ainsi que dans ceux d'Alain Montandon (2011), qui se sont préoccupés du thème de la mémoire et de l'oubli permettant de sonder des zones mal connues de la personnalité, il est fait mention de *Small World*, mais encore d'autres romans traitant du sujet, comme *Chimères* (1984) de l'écrivain néerlandais J. Bernlef, *L'Oublié* (1989) d'Elie Wiesel, issu d'une famille juive hongroise ou *Au nom de la terre (Em nome da terra)* (1990) de l'écrivain portugais Vergílio Ferreira.

Dans ce contexte, nous avons isolé deux ouvrages, qui traitent de l'Alzheimer en tant qu'expérience vécue, ce qui dénote un besoin intense de parler d'une maladie entraînant la déchéance physique et mentale de l'être, dont les origines restent encore inconnues. Il s'agit de « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » (1997) d'Annie Ernaux, concernant l'Alzheimer de sa mère et de *La Présence pure* (1999) où Christian Bobin se réfère à la maladie de son père. Ces deux œuvres exposent aussi bien la dégradation physique et psychique progressive de l'être cher atteint de l'Alzheimer que les sentiments du narrateur oscillant de la tristesse à la colère. Nous nous proposons donc de les mettre en parallèle afin de déceler leurs points de convergence et leurs différences. Ainsi, nous observerons comment les deux écrivains ont rendu compte de l'effet de la maladie sur la personnalité du patient et de quelle manière ils ont réussi à investir cette expérience douloureuse dans leur création littéraire.

Dans les deux cas, il s'agit de notes relatives aux visites que l'écrivain rendait à la personne touchée par la maladie. Le ton est celui de la spontanéité. Chez A. Ernaux, le texte est plus suivi, avec indications de dates, se rapprochant davantage d'un journal de visites, tandis que chez Chr. Bobin, il s'agit de fragments, forme de prédilection de l'auteur, séparés par des blancs typographiques, provenant de constatations ou de méditations sur la question. A. Ernaux précise qu'initialement, et pendant longtemps, elle ne destinait pas ce texte à la publication et que lorsqu'elle décida de le faire, elle prit le parti de livrer ses notes telles qu'elles avaient été écrites, dans la stupeur et le bouleversement qu'elle éprouvait alors, sans rien modifier dans la transcription de ces moments où elle se tenait près de sa mère, hors du temps et de toute pensée. Chr. Bobin, quant à lui, dédie *La Présence pure* à son frère et à sa sœur et consigne, en guise d'épigraphe, quelques lignes qui reflètent sa volonté de percer à jour une réalité obscure, de jeter sur les choses un regard différent : « L'arbre est devant la fenêtre du salon. Je l'interroge chaque matin : 'Quoi de neuf aujourd'hui ?' » La réponse vient sans tarder, donnée par des centaines de feuilles : 'Tout.' » (1999: 125 ).

Les deux patients ont séjourné dans différents hôpitaux ou des maisons de long séjour. La mère d'A. Ernaux avait été une commerçante qui tenait avec son mari un café-épicerie. Femme de tête, elle avait tout fait pour améliorer la situation économique et sociale de sa famille. Peu de temps avant sa maladie, elle était encore dynamique et indépendante. C'est deux ans après un grave accident de circulation qu'elle a été sujette à des pertes de mémoire et des bizarreries de comportement. Prise d'un malaise l'été 1983, elle fut hospitalisée, puis alla vivre quelque temps avec l'écrivaine et ses deux grands fils à Cergy. La détérioration de la mémoire se poursuivant, le médecin a évoqué la maladie d'Alzheimer. Ayant cessé de reconnaître les lieux et les personnes, en février 1984, elle séjourne pour deux mois à l'Hôpital de Pontoise où elle retournera après un bref passage dans un établissement privé. Elle est alors placée au service de gériatrie où l'écrivaine ira la voir tous les dimanches. Elle est décédée d'une embolie en avril 1986, à soixante-dix-neuf ans.

Quant au père de Chr. Bobin, il avait été dessinateur à l'usine Schneider du Creusot, à l'ombre du marteau-pilon de cent tonnes, emblème de la ville. Les premiers signes de l'Alzheimer se sont annoncés chez lui par des paroles étranges. Revenant de

courses – un trajet quotidien, depuis des dizaines d’années, dans les rues du Creusot – il dit : « Je ne reconnais plus rien, tout est neuf. Je suis très étonné : le monde est neuf. » (Adrian, 2011) Une fois le diagnostic confirmé, le père de Chr. Bobin sera soigné pour quelques semaines à l’Hôpital psychiatrique de Sevrey avant d’entrer dans une maison de long séjour, appelée d’ailleurs « maison de cure ». L’écrivain commence à écrire *La Présence pure* alors que son père s’y trouve depuis trois mois. Il lui rendra visite régulièrement pendant près d’un an jusqu’à ce que la mort vienne l’emporter à l’âge de quatre-vingt-six ans.

Les symptômes de la dégradation physique et mentale, progressive et irréversible de la maladie sont à peu près les mêmes chez les deux patients. Pour évoquer la perte de la mémoire, Chr. Bobin utilise des comparaisons éloquentes : « Ce qu’il [son père] savait du monde et de lui-même est effacé par la maladie, comme par une éponge sur un tableau » (1999: 134) et ailleurs : « sa mémoire jour après jour rétrécissait comme une buée sur du verre, au toucher du soleil » (2001: 24). Les malades finissent par ne plus reconnaître les personnes chères, ni les lieux familiers, pourtant, ils ont parfois recours à certaines ruses émouvantes, comme le père de Chr. Bobin qui, interrogé sur son fils, répondait : « c’est celui qu’on n’oublie pas », et sur sa femme : « c’est la meilleure » (2012: 135).

Souvent, ils se livrent à des affabulations car la force de l’imaginaire vient compenser les lacunes de la mémoire. Ils parlent fréquemment des morts qu’ils croient être en vie et évoquent en particulier leur mère. Par moments, ils s’occupent continuellement d’un objet (la mère d’A. Ernaux avec sa trousse de toilette), comme si celui-ci avait le pouvoir de les rattacher au monde ou bien ils se livrent à des actes répétitifs (le père de Chr. Bobin comptant inlassablement les boutons de son gilet), comme si cela leur permettait de remettre au dehors un « ordre » impossible à trouver au-dedans. D’autres fois, ils ne parviennent pas à coordonner leurs mouvements et les choses leur échappent. Puis vient un temps où les malades égarent leurs affaires personnelles, renoncent à les retrouver, ils sombrent dans l’indifférence et deviennent murés aux autres. Peu à peu, ils perdent la faculté de la lecture et de l’écriture. Le titre de l’ouvrage d’A. Ernaux « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » est d’ailleurs la dernière

phrase que sa mère ait écrite, en 1983. Enfin, à un stade avancé, les malades marchent de plus en plus difficilement, tandis qu'il leur arrive aussi de souiller leurs vêtements.

Les symptômes de la maladie s'aggravant progressivement provoquent naturellement la surprise et la douleur des deux écrivains qui font face à une réalité cruelle. Chez A. Ernaux, elles se traduisent par des troubles psychosomatiques, comme des maux d'estomac. En entendant sa mère parler toute seule, elle a le sentiment de sombrer dans quelque chose d'inhumain. Se référant à différentes scènes de l'Hôpital de Pontoise, elle constate que tout cela est au-delà de la tristesse. Chr. Bobin, pourtant sensibilisé, puisqu'il avait été, pour un temps, élève infirmier en psychiatrie, dans un hôpital près de Besançon, note que lorsqu'il rend visite à son père, il s'apprête à « une nouvelle rencontre avec l'envers du monde » (1999: 136). S'il ne renonce pas à voir chez les malades « une grandeur que n'auront jamais ceux qui portent leur vie en triomphe », il ne peut s'empêcher de reconnaître, en ayant recours à une métaphore suggestive, que « la bête qui ronge leur conscience leur en laisse assez pour qu'ils connaissent, par instants, l'horreur d'être là » (*idem*: 135).

Souvent, cette douleur cède sa place à la colère. Chez A. Ernaux, celle-ci se manifeste dans des rêves où elle crie à sa mère: « Arrête d'être folle ! » (1997: 11), mais aussi dans le sentiment d'une sorte de rage qui remonte à son enfance et qui lui donne envie de tout détruire, de tout salir et de se rouler dans la saleté. Évoquant l'hôpital où son père a séjourné, Chr. Bobin le qualifie de maison « digne de figurer au patrimoine de l'inhumanité » (2012: 134). Et plus bas, il consigne : « Nous finirons tous en miettes. J'ai pour eux [les malades] la colère qu'ils n'ont plus. Ils sont bien plus abandonnés que les jonquilles sauvages dans les bois où aucun promeneur ne va. » (*idem*: 136). D'autre part, il remarque amèrement, que le seul nom d'Alzheimer, résonnant comme celui d'un savant fou et cruel, permet aux médecins qui l'utilisent de croire qu'ils savent ce qu'ils font, même quand ils ne font rien (1999: 149). Et lorsqu'il évoque « la maison des morts », il ne s'agit pas des malades, mais des infirmiers qui les abandonnaient pour la journée entière sans aucun soin de parole : « Les morts étaient ces gens de bonne santé et de vive jeunesse, répondant à mes questions en invoquant le manque de temps et de personnel (...) » (*idem*: 127).

Par ailleurs, il ne faudrait pas éviter de relever le paramètre de la culpabilité des écrivains qui ne sont plus en mesure d'offrir, à ce stade, un soulagement effectif à leurs parents dans le besoin. Ce point revient comme un leitmotiv chez A. Ernaux : « Je me pose de moins en moins la question 'est-ce à cause de moi ?' (...) Mais je ne l'ai pas assez secourue, elle a traversé sa 'nuit' seule. » (1997: 73) En effet, l'écrivaine était envahie par d'affreux remords devant les espoirs déçus de sa mère qui croyait qu'elle allait partir du service de gériatrie de l'Hôpital pour aller chez sa fille. Pour sa part, Chr. Bobin déplore, lui aussi, qu'il soit impossible de protéger du malheur ceux qu'on aime (1999: 140).

Cependant, même dans cet enfer, la vie resurgit et les patients continuent à éprouver de petits désirs. Il n'est pas rare qu'ils recherchent le contact avec les autres et une connivence secrète s'établit alors entre certains malades. Ainsi, A. Ernaux constate qu'« exister, c'est être caressé, touché » (1997: 84). Chr. Bobin observe également que les « résidents » de la « maison de cure » aiment toucher les mains qu'on leur tend, les garder longtemps dans leurs mains à eux, et les serrer (1999: 132). Toutefois, il est à noter que dans ce cadre de désolation, les deux écrivains reconnaissent avoir renoué avec l'humanité, la chair, la douleur. A. Ernaux admet qu'elle a fini par accepter sa mère comme elle était, dans sa déchéance et lorsqu'elle se rend à la maison de long séjour, elle a l'impression que c'est sur tout cela qu'elle doit écrire. De même, Chr. Bobin a parfois le sentiment que l'infirmité ne se trouve pas dans le camp de son père mais dans le sien. Peu à peu, il apprend à aimer le contact des vieillards et considère le lien avec eux comme un présent inestimable, au point de songer qu'il faudrait écrire sur chacun d'eux, précautionneusement et lentement.

Malgré les séquelles de la maladie, ces personnages amoindris sont bien reconnaissables. Chr. Bobin constate que si l'Alzheimer enlève ce que l'éducation a mis dans la personne, elle fait remonter le cœur en surface (*idem*: 142). C'est certainement là ce qui explique le choix du titre : *La présence pure*. En se multipliant, remarque l'écrivain, les malades d'Alzheimer nous font le don d'une vie réduite à sa base, harassante, exténuante, délivrée de tous les ordres de la vie moderne : acheter, envier, triompher (2012: 133). Se référant plus précisément à son père, il écrit : « Pour venir à toi j'écarte tous les noms de maladie, d'âge et de métier, comme on écarte un rideau de



lamelles colorées en plastique, au seuil des maisons, l'été, jusqu'à te retrouver dans la fraîcheur de ce seul nom qui ne ment pas : père. » (1999: 149) On retrouve la même idée chez A. Ernaux : « je me tenais près d'elle, hors du temps – sinon peut-être celui d'une petite enfance retrouvée –, de toute pensée, sauf : 'c'est ma mère'. Ce n'était plus la femme que j'avais toujours connue au-dessus de ma vie, et pourtant, sous sa figure inhumaine, par sa voix, ses gestes, son rire, c'était ma mère, plus que jamais. » (1997: 13) Pour l'écrivaine, tout est dans la voix car, selon elle, la mort, c'est l'absence de voix par-dessus tout, tandis que selon Chr. Bobin, la vérité est moins dans la parole que dans les yeux, les mains et le silence.

Immanquablement, ces réflexions font revenir les souvenirs du passé, posant la question des relations entre parents et enfants. Chez A. Ernaux, celles-ci sont conflictuelles. Malgré le grand amour qu'elle éprouvait pour sa mère, qui représentait pour elle un refuge absolu, l'écrivaine admet que toutes les deux ne se pensaient qu'en termes de lutte. A. Ernaux reconnaît qu'elle était exaspérée par la surveillance continue de la mère et le pan de la blouse blanche de cette dernière qui la suivait toujours: « La croyance de mon enfance me submerge, son œil capable de tout voir, comme Dieu dans la tombe de Caïn. » (*idem*: 22) Par ailleurs, cette femme qui n'était rien que la vie et la violence, se plaisait à mettre en avant sa force physique, considérant sa fille comme une « petite nature », donc, inférieure à elle. Ainsi, pour A. Ernaux, l'amour vient se heurter à l'image de la « mauvaise mère », brutale, inflexible.

Au contraire, chez Bobin, les rapports père-fils semblent avoir toujours été parfaitement harmonieux : « C'est en regardant vivre mon père que j'ai appris ce qu'était la bonté et qu'elle est l'unique réalité que nous puissions jamais rencontrer dans cette vie irréelle. » (2001: 26) Dans un texte intitulé « La main de vie », inclus dans *L'Homme-joie*, l'écrivain se souvient avec émotion comment son père l'avait soutenu au cours d'un problème de santé qu'il avait eu lui-même: « J'avais les yeux clos, je n'entendais plus rien. Je ne sentais plus que cette main paternelle. Je me suis fait assez petit pour qu'elle m'abrite tout entier, je me suis réfugié corps et âme en elle. Elle était devenue, cette main un peu lourde à la chair plissée, mon asile, ma certitude, toute ma croyance. » (2012: 128)

Quoi qu'il en soit, dans les deux cas, ces constatations aboutissent à un retour à soi et à une identification avec l'être cher. Malgré les différences qui opposent A. Ernaux à sa mère, elle reconnaît que jamais femme ne sera plus proche d'elle, jusqu'à être comme en elle. Elle se sent un être dans une chaîne, une existence incluse dans une filiation continuant après elle. D'autre part, en observant les ravages du temps sur le corps de sa mère blanc et mou, c'est aussi son propre corps qu'elle voit, au point qu'elle ressent souvent une impression terrible de dédoublement, comme dans ce songe : « Début janvier, ce rêve où je suis dans une rivière, entre deux eaux, avec des filaments sous moi. Mon sexe est blanc et j'ai l'impression que c'est aussi le sexe de ma mère, le même. » (1997: 54)

D'autre part, elle retrouve chez elle les gestes brusques de sa mère, sa brutalité à saisir les choses, à les jeter avec violence. Elle avoue aussi avoir la même tension qu'elle mais dans l'écriture. Pareillement, évoquant sa mère qui aimait donner plus que recevoir, elle se demande : « Est-ce qu'écrire, et ce que j'écris, n'est pas une façon de donner ? » (*idem*: 80) Quant à Bobin, qui se rappelle avec émotion son père faisant la vaisselle, il procède également à un retour à lui : « Mon père tenait trois verres nettoyés dans sa main et me disait à chaque fois : 'Il ne faut surtout pas serrer, sinon ça éclate.' L'écriture c'est pareil. » (2012: 125)

Cependant, la maladie provoque un renversement des rapports parents-enfants qui semble insupportable. Ainsi, A. Ernaux dit souvent à sa mère des mots pour enfants et devant le plaisir de celle-ci qui se lève brusquement de table en la voyant apparaître à la porte de la salle à manger, elle reconnaît le même bonheur qu'elle avait autrefois, sous le préau du pensionnat, lorsqu'elle se dressait pour voir celle-ci, dans le haut des marches, quand elle venait la chercher. Elle s'exclame alors amèrement : « Tout est renversé, maintenant, elle est ma petite fille. Je ne PEUX pas être sa mère. » (1997: 29) De son côté, Chr. Bobin considère ses parents affaiblis par l'âge et l'épreuve de la maladie du père comme deux moineaux égarés qui lui tombaient sur le cœur, surpris par un hiver brutal (1999: 141). Contemplant des photos de son père, et de lui-même petit garçon, il remarque : « Je suis à présent l'homme mûr qu'était mon père, et lui a l'âge que nous donne la mort quand elle nous irradie de son innocence, à quelque instant qu'elle apparaisse : deux ou trois ans, guère plus et peut-être moins. » (2001: 42)

Au moment où la mort survient, les deux écrivains se trouvent désemparés, désirant faire quelque chose encore pour la personne disparue, recherchant un moyen de communiquer avec elle. C'est alors qu'A. Ernaux comprend pleinement le vers d'Eluard sur « le temps qui déborde » et qu'elle éprouve le sentiment d'une rupture, d'une disjonction. En fait, l'écriture lui permettra de fondre les jours de deuil dans le reste de son existence, d'établir une continuité entre la vie et la mort. Chr. Bobin, lui, se rend sur la tombe de son père, y pose du buis, fume les cigarettes que celui-ci aimait. S'il a l'impression de lancer son cœur comme un ballon par-dessus un mur d'enceinte, il constate que ce geste n'est pas vain, puisque celui-ci lui revient « empli de joie et aussi frais que le cœur d'un moineau nouveau-né » (*idem*: 17).

Incontestablement, l'écriture, avec sa fonction consolatrice, a soutenu A. Ernaux ainsi que Chr. Bobin dans l'épreuve cruelle que représentait, pour chacun d'eux, la maladie d'Alzheimer. Tous deux reviendront d'ailleurs sur ce sujet. A. Ernaux racontera la vie de sa mère dans *Une Femme* (1987)<sup>1</sup> et Chr. Bobin sera amené à évoquer son père dans plusieurs de ses œuvres, notamment dans *Ressusciter* (2001) et *L'Homme-joie* (2012). A. Ernaux écrit pour épuiser sa douleur, la fatiguer en racontant, en décrivant. Par ailleurs, elle avoue que tous ses livres sont animés par un désir de comprendre et surtout de « sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais », comme elle l'explique dans l'incipit des *Années*. D'ailleurs, le journal de visites lui-même n'avait-il pas été rédigé afin de retenir la vie ? Chr. Bobin, lui, écrit « dans l'espoir d'inventer une maison pour les vivants, avec une chambre d'amis pour les morts (2001: 83). De cette manière, il « quitte un monde inhospitalier et s'avance à pas lents dans le noir qui ne l'effraie plus » (*idem*: 143).

Grâce à l'écriture, les deux écrivains tentent donc, chacun à sa manière, de transcender les contingences de la réalité et, le cas échéant, la maladie, puis la perte de l'être cher. Ainsi, en rédigeant *Une Femme* dans un style qui se veut sobre et objectif, à la jointure du familial et du social, du mythe et de l'histoire, A. Ernaux se met, comme

---

<sup>1</sup> La rédaction d'*Une Femme* fut entamée fin 1985. Cependant, à la mort de sa mère, Annie Ernaux déchira le début du récit pour en recommencer un autre dont la rédaction dura d'avril 1986 à février 1987 et qui parut en 1987. Ce texte est donc ultérieur à celui de « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » qui fut rédigé de 1983 à 1986 et publié en 1997.

elle le dit, au-dessus d'elle-même, cherchant à accéder à une vérité sur sa mère qui ne peut être atteinte que par des mots (1987: 23). De l'aveu de l'écrivaine, il fallait que sa mère devienne histoire, pour qu'elle-même se sente moins seule et factice dans le monde dominant des mots et des idées, où selon le désir de celle-ci, elle était passée (*idem*: 106). Quant à Chr. Bobin, dans un style poétique, mais spontané et sans fioritures, il entretient une relation dialectique avec l'arbre évoqué dans l'épigraphe qui lui sert de conseiller en l'instruisant par « sa manière d'aller tout en hésitations et ruptures – vers le Très-Pur » (1999: 128). De ce fait, il persiste à considérer les malades d'Alzheimer comme des « trésors vivants » et à croire à la résurrection : « J'ai vu de l'or dans le néant, des bijoux de visages jetés dans la boue. Nous finirons tous en miettes mais ces miettes sont en or et un ange, l'heure venue, travaillera à partir d'elles, à refaire le pain entier. » (2012: 137)

### Références bibliographiques

- ADRIAN, Luc (2011). « Christian Bobin : « 'Si j'étais atteint par Alzheimer... J'aimerais garder l'émerveillement' », *Famille chrétienne*, n° 1726, 4 février 2011, disponible sur <http://www.famillechretienne.fr/agir/temoignages/christian-bobin-si-j-etais-atteint-par-alzheimer-j-aimerais-garder-l-emerveillement-17919> [consulté le 12 février 2014].
- BOBIN, Christian (1999). *La Présence pure et autres textes*. Paris: Gallimard, coll. « Folio ».
- BOBIN, Christian (2001). *Ressusciter*. Paris: Gallimard, coll. « Folio ».
- BOBIN, Christian (2012). *L'Homme-joie*. Paris: L'Iconoclaste.
- ERNAUX, Annie (1987). *Une Femme*. Paris: Gallimard, coll. « Blanche ».
- ERNAUX, Annie (1997). « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* ». Paris: Gallimard, coll. « Blanche ».
- ERNAUX, Annie (2008). *Les Années*. Paris: Gallimard, coll. « Blanche ».
- MONTANDON, Alain (2011). « La mémoire en ruines » in *Écritures de la mémoire (Comparaison – Représentation – Théorie)* (Z. I. Siaflékis dir.). Athènes: Gutenberg (en grec), p. 35-55.
- TADIÉ, Jean-Yves et Marc (1999). *Le sens de la mémoire*. Paris: Gallimard, coll. « Folio essais ».